

LE CAMP DE CONCENTRATION DE BUCHENWALD

Louis François Puyaubert

Ce texte est le témoignage du colonel de gendarmerie (H) Louis François Puyaubert, membre du sous-réseau "Druides" des Forces françaises combattants, arrêté à Narbonne le 12 novembre 1943 par le *Sicherdienst* (SD) et déporté *Nacht und Nebel*, M^{le} 38253, par le transport I161, le 14 décembre 1943, au camp de concentration de Buchenwald où il arrive le 16 décembre 1943. L'intégralité de ce récit a été publiée dans le numéro spécial de *La Revue de Haute-Auvergne*, consacrée à l'occupation, la Résistance et la libération du Cantal (avril - septembre 1994, p 149-178).

Le camp de concentration, c'est cette invention machiavélique qui sera la honte de notre époque. C'est le lieu maudit où la souffrance est scientifiquement dosée, où la mort vient avec une lenteur savamment calculée après des mois et des mois de désespoir.

Buchenwald (en français : la forêt de hêtres), c'est l'envers du décor, c'est le témoin longtemps muet des abjections d'un régime qui restera dans la mémoire des hommes comme une tare honteuse de la civilisation. Qui retrace l'historique de Buchenwald retrouve l'histoire même de l'Allemagne nationale-socialiste.

En 1937, le camp n'existait pas. C'est durant l'été de cette même année que des détenus allemands venant d'autres camps le construisirent. Les politiques aux triangles rouges devaient obéir aux triangles verts (droit commun, criminels). Il fallut tout d'abord défricher une forêt épaisse, ouvrir une carrière, transporter, édifier à bras les baraquements sous les coups des gardes-chiourmes nazis et de leurs complices, les triangles verts.

En mars 1938, le camp pouvait recevoir d'autres Allemands opposants au régime puis, en septembre, après l'occupation de l'Autriche, les premiers étrangers arrivèrent au camp. D'abord les Tchèques, après l'occupation de Prague. En septembre 1939, 2500 juifs viennois, vieillards et enfants qui furent jetés dans des tentes où le froid et la faim eurent vite raison d'eux. Le 16 octobre 1939, 2800 Polonais les rejoignirent ou les remplacèrent. Nombre d'entre eux, obligés par les SS de traverser un marais, se piétinant les uns les autres, s'enlisèrent vivants. D'autres, dénommés "francs-tireurs", furent parqués à près de 150 dans une cage de 30 mètres carrés avec pour toute nourriture, 150 grammes de pain et un demi-litre d'eau par jour. Au bout d'un mois, il restait un survivant. Les SS, pendant ce temps, perfectionnaient leur système primitif. C'est ainsi qu'ils imaginèrent de laisser le camp cinq jours sans nourriture et qu'ils jetèrent dans des baraques obscures des juifs qui, atteints de dysenterie, y périrent assez rapidement - bilan 1200 morts. La pendaison était courante : sur 1100 Polonais arrivés en août 1940, il en restait 300 en décembre. À l'été 1941, les SS essayèrent les gaz asphyxiants sur des détenus qui devaient partir en transport pour Donherstein. En mars 1942, ils assassinèrent des détenus de quatre transports (près de 400 hommes) qui devaient aller au camp de Bernburg, baptisé avec humour, "camp de guérison"... En août 1941, 700 prisonniers de guerre russes furent assassinés d'une balle dans la nuque, dans le manège. Le block des cobayes fut créé en décembre 1941. En 1943, arrivèrent à Buchenwald les premiers convois de Français qui venaient de Compiègne.

Nous étions le cinquième convoi, le convoi des 38 000. La lourde grille où se détache l'inscription *Jedem das Seine* ("*À chacun ce qu'il mérite*"), s'est refermée derrière nous avec un bruit sourd.

Nous longeons des barbelés où, à intervalles réguliers, brillent de petites ampoules. Un camion est arrêté près d'un bâtiment flanqué d'une haute cheminée carrée et un tas de cadavres provenant du convoi gisent, jetés là, nus, yeux agrandis et figés, bouches grandes ouvertes, dans des postures grotesques, entassés et enchevêtrés, exhibant des plaies béantes, des déchirures noires. Nous avons cherché à reconnaître nos camarades mais la mort défigure et les cris, les coups de crosse ou de nerf de bœuf ne nous en ont pas laissé le temps. Contournant des baraquements, nous arrivons au bâtiment des douches. Ce sont encore des hommes qui passent cette porte, des hommes mourants, nus, assoiffés... mais des hommes. Le travail à la chaîne de notre transformation en détenus va commencer. C'est d'abord le dépouillement de tout ce qui nous est cher : bagues, alliances, photos puis c'est la tonte dans une immense salle bien éclairée,

bourdonnante de bruit de 40 à 50 tondeuses électriques. Tout le système pileux y passe après quoi, c'est le bain de crésyl où nous précipite un colosse au rire sinistre et pour terminer la douche écossaise. C'est enfin la longue file des comptoirs où nous percevons successivement : une veste, un pantalon et un béret, rayés gris et bleu, des claquettes (semelles de bois munies de lanières) à défaut de sabots de sapin... et enfin, deux triangles et deux numéros d'identification à coudre sur la veste et le pantalon. L'opération a duré une heure et demie quand l'autre bout du bâtiment vomit une horde d'in vraisemblables caricatures rasées des pieds à la tête. Nous sommes effectivement méconnaissables. En trébuchant dans nos sabots de sapin trop grands ou nos claquettes mal ajustées, nous descendons vers le fond du camp où la neige piétinée a pris des teintes boueuses. Une invraisemblable humanité grouille déjà sur ces chemins chaotiques vaguement empierrés de dalles informes.

On nous pousse vers une baraque dans laquelle nous nous engouffrons. Elle est sombre. Elle sent la crasse, l'urine, la misère. Une valetaille de Polonais nous parque dans les boxes, à coups de pieds, à coups de poings. Nous nous demandons avec stupeur s'il s'agit bien de détenus comme nous. Il nous faudra longtemps pour l'admettre et pour comprendre qu'ils ne représentent pas la vraie Pologne, ceux qui ont adopté les méthodes de leurs oppresseurs.

En quarantaine

Le petit camp, ou camp de quarantaine, où nous nous trouvions avait un triple but : tout d'abord isoler pour un temps les nouveaux arrivants au cas où quelque épidémie viendrait à se déclarer et leur distribuer un certain nombre de piqûres (dont on ne connut jamais d'ailleurs la composition exacte) ; constituer ensuite une réserve à répartir progressivement et selon les besoins, dans les kommandos du camp ou extérieurs. Enfin, et surtout, expérimenter, éprouver, durcir, "rôder" si l'on peut dire, les nouveaux détenus à la vie rude et aux disciplines du camp. Les SS estimaient que ceux qui avaient passé le cap de la quarantaine pouvaient être considérés comme aptes à tout service dans le grand camp ou ailleurs.

Ce camp de la quarantaine, inclus dans la grande enceinte, était lui-même entouré de barbelés dont les issues, portes ou chicanes, étaient gardées par des portiers. Il s'étalait sur la pente du grand camp et dans son prolongement. Ses baraques en bois de quarante-cinq mètres de long aux toits de papier goudron ressemblaient plutôt à des écuries. Elles pouvaient contenir, véritable prodige de concentration, de 1000 à 1200 et même 2000 détenus, empilés de part et d'autre d'une allée centrale, dans trois rangées de plateformes superposées où pouvaient normalement s'étendre 4 détenus (mais il arriva qu'on en mit jusqu'à 8 ou 9). À l'entrée de la baraque, un compartiment était réservé au chef de block ; en principe un détenu allemand.

Encore sous le choc du voyage, notre première journée se passa dans la torpeur et l'hébétéude. Nous ne réalisions pas très bien notre situation mais, dès le lendemain, au réveil à 3 heures 30, on se chargea de nous faire prendre contact avec la dure réalité. Ce fut réellement une véritable panique. Les coups de schlague pleuvaient sur nous de toutes parts. Réveillés en sursaut, nous sautons des étages supérieurs sur les camarades des étages au-dessous. Mais qui donc nous frappe avec une telle animosité ? S'agit-il encore de camarades détenus ? Oui, ce sont des Allemands qui nous reprochent Munich, des Polonais, des Tchèques qui nous reprochent de n'avoir pas tenu nos engagements vis-à-vis de leurs pays et d'avoir perdu la guerre en 40.

Sitôt le branle-bas du réveil, c'est la queue interminable dans la nuit glacée, torse nu, pour pénétrer dans le lavoir trop petit où là encore, les "goumis" (morceaux de tuyau de caoutchouc) cinglent les épaules. Dans les premiers jours, dès la perception de notre tartine de pain, après le passage au lavoir, les *Stubendienst* ou valets garde-chiourme de la baraque nous chassaient à grands coups de seaux d'eau. Alors on se tassait dehors, les uns contre les autres pour tenter d'échapper à la morsure du froid. Au W.C., on trouvait quelquefois un semblant d'abri mais d'autres détenus employés au nettoyage nous chassaient à coups de poing ou au jet d'eau.

En quarantaine, un seul appel était passé le soir par le *Blockführer* SS. Durant la nuit, on assistait souvent, impuissant, à l'agonie du voisin. Au réveil, on avait contre soi un cadavre glacé.

Des plaies purulentes apparaissaient sur la trace des coups reçus ou à la moindre écorchure. La diphtérie fit son apparition. Faute de médicaments appropriés, les soins à l'infirmerie ne pouvaient être assurés efficacement.

C'est durant la période de quarantaine qu'avaient lieu les séances de vaccination (nous avons reçu treize piqûres au total). Les séances se pratiquaient en série. Alignés par rang de dix, un aide-infirmier nous marquait au mercurochrome, un autre piquait les aiguilles, deux autres injectaient le liquide... Après quoi, on nous chassait dehors, torse nu par n'importe quel temps. Nous ne rentrions que lorsque les détenus du block avaient tous reçu l'injection.

Avant même la fin des vaccinations, on nous fit travailler de nuit hors du camp au déchargement des wagons. Des dizaines d'hommes, agglutinés à un câble, tiraient en cadence sous le commandement d'un *Vorarbeiter* allemand, devenu fou après dix ans d'internement et qui frappait, frappait sans arrêt avec des gestes démentiels. Le jour, c'était la carrière.

On sortait par cinq en se donnant le bras pour passer sous le porche où les SS, pour se distraire, nous cinglaient au passage. Aux heures de dégel, sous le soleil pâle, la colonne parfois s'embourbait. Les sabots ou les claquettes s'enfonçaient dans la boue collante. On revenait chacun avec une pierre sur l'épaule sous les coups des SS, des *kapos* ou des *Vorarbeiter*.

Nous avions hâte de quitter ce camp de quarantaine pour le grand camp lequel, vu au passage, nous semblait moins sinistre avec ses routes mieux entretenues, avec ses blocks peints en vert et percés de quelques fenêtres.

Le block 34

Après un certain nombre de prélèvements pour des kommandos extérieurs, ce qui restait de Français en quarantaine échoua au grand camp. Une grande partie fut affectée au block 34 où nous eûmes la désagréable surprise en arrivant de nous entendre dire par le chef de block (un Allemand) qu'il haïssait les Français et ne ferait rien pour leur faciliter la vie dans son block. Cet homme aigri, rendu fou par douze ans de vie concentrationnaire (il restait le seul de 60 de ses camarades arrêtés avec lui) allait nous rendre l'existence intenable au block 34 (Voir *Buchenwald, block 34, témoignages*, Luçon éditions, Hécaté, 1989, 253 p). Ces blocks ou baraques du grand camp se divisaient en deux parties ou *Flügel* (en français : aile) composées chacune d'une salle commune avec tables et bancs, dans laquelle était aménagé le box du chef de block, et d'une deuxième salle comportant de part et d'autre d'une allée centrale trois travées de boxes de couchage.

Prévu pour 300 à l'origine (150 par *Flügel*), l'effectif du block était de 600 détenus. Le réveil avait lieu à 3 heures 30. Après une toilette sommaire, nous percevions un jeton qui donnait droit à la ration de pain, soit un cinquième puis, un huitième et finalement, en 1945, un douzième de pain allemand. Il fallait voir de quels rites s'accompagnait ce partage. Le pain coupé par le chef de table était pesé au moyen d'une balance "bricolée" à partir d'un morceau de bois, muni à chaque bout de crochets en fil de fer dans lesquels étaient piquées les tartines et, pour éviter toute contestation, l'un d'entre nous était invité à se retourner... "*Pour qui ce morceau ? Pour qui celui-là ?*" La tartine était soupesée, estimée par rapport aux autres et mangée presque aussitôt.

À quatre heures, dans la nuit encore noire que trouaient insolemment les phares puissants de la porte centrale, colonne par cinq, nous montions block par block pour nous ranger sur la grande place d'appel. À 6 heures l'appel devait être terminé car le travail commandait et il fallait être au lever du jour sur nos chantiers. "*Arbeitskommando eintreten*" ("*Kommando, rassemblement*"). Dans un fracas grotesque de cuivres et de tambours, les kommandos s'engouffrent sous le porche. "*Mützen ab !!*" ("*Décoiffez-vous !!*").

Les crânes rasés brillent un moment sous les projecteurs. Les bras collés au corps, les détenus défilent par 5 devant leurs geôliers qui tout en les comptant, armés de gourdins, les frappent au passage. La porte passée, les SS gardiens de kommando les attendent, armés eux aussi et chiens en laisse.

Dès l'arrivée sur les lieux de travail, si l'obscurité persiste, il faut malgré tout être en place, l'outil en main. Souvent l'hiver, quand il fallait commencer, les sabots se prenaient dans la terre gelée. Durant le travail, il n'était pas permis de s'arrêter ou même de se reposer sur son outil. En cas de ralentissement du travail, le kapo responsable du kommando rappelait à l'ordre, avant que n'ait pu s'en apercevoir le SS.

Même si le travail ne s'interrompait pas, il arrivait souvent que, pour se distraire et entraîner son chien, le SS le lançait sur un détenu et se réjouissait d'assister à cette lutte inégale entre

l'homme mal nourri et affaibli et la bête engraisnée et bien portante. Notre travail consistait en la construction d'abris souterrains pour la protection des SS travaillant dans les bureaux et services de l'entrée du camp. Ce fut d'abord du terrassement puis de la construction. Nous allions chercher des pierres à la carrière et les amenions sur place, attelés à de lourds chariots. Le premier abri que nous avions creusé se trouvait face au crématoire et, à travers les barbelés, nous pouvions voir et compter tous les jours, les charrettes qui montaient du camp ou les camions qui arrivaient des kommandos extérieurs et déversaient dans la cour du crématoire leur chargement macabre.

Revêtus de notre pyjama rayé, les pieds nus ou enveloppés de chiffons dans nos sabots ou claquettes, même en travaillant, nous n'arrivions pas à nous réchauffer. Insuffisamment nourris, nos réserves diminuaient et nous devenions plus sensibles au froid. Quand nos camarades russes, polonais, tchèques, plus anciens, nous voyaient trembler de froid ou de fièvre, ils nous montraient la fameuse cheminée carrée d'où s'échappait un nuage de fumée noirâtre, pour nous dire : *"Franzosen bald Krematorium"* (*"Français bientôt au crématoire"*) et ils continuaient : *"Ja, Ja, Franzosen pas beaucoup travailler, beaucoup manger, beaucoup madame ; aber drei Monat, alle Franzosen Krematorium"* (*"mais dans trois mois, tous les Français seront passés au crématoire"*).

Le travail de nuit était encore plus pénible. Nous fûmes quelque temps employés au déchargement de machines en provenance d'Italie (tours, perceuses, etc.). En l'absence de grues, tout se faisait avec les hommes.

Attelés à 20, 30 ou plus à un câble d'acier, il fallait tirer très fort en cadence pour dégager les machines des wagons jusqu'au hall d'entrée de l'usine de guerre en construction, sous les cris et les coups de matraque des SS mais aussi des *Vorarbeiter* et des *kapos*. Le câble glacé glissait dans les mains.

Des camarades écorchés par des filins cassés, le long du câble usagé, voyaient leurs plaies s'infecter. Entrés à l'infirmerie pour soins on apprenait quelques jours plus tard, qu'ils étaient décédés suite à une septicémie.

Au chargement des machines, succéda quelque temps après un autre travail de nuit non moins pénible qui consistait à alimenter les chaufferies de l'usine. Le charbon devait être lancé à pleines pelles depuis le tas, sur quatre paliers successifs les uns au-dessus des autres, jusqu'au sommet sur une plate-forme.

Le travail de nuit commençait à 18 heures le soir, pour s'achever à 6 heures du matin, avec une seule pose de minuit à minuit et demi. Indépendamment des mauvais traitements infligés aux détenus durant le travail, il arrivait qu'un SS ait envie de se distraire. L'un d'entre eux sous prétexte de nous faire prendre une douche, nous poussa, une nuit, quelques Français réunis durant la pause, tout nus, dans une pièce remplie de déchets de laine de verre, véritable poil à gratter qui pénétrait dans tous les pores de la peau.

Le matin, lorsque nous quittions les lieux, quelques camarades fermaient la marche du kommando en poussant la charrette des morts de la nuit, accidentés ou tués sous les coups.

Un des plus mauvais kommandos en dehors du kommando disciplinaire était, sans contredit, celui de la carrière. C'était une falaise de 30 à 40 mètres de profondeur sur la paroi de laquelle étaient aménagés plusieurs étages. Au fond, les stocks où l'on venait chercher les pierres destinées à la construction.

À gauche, l'enchevêtrement des rails de wagonnets et, en face, l'immense plaine d'Erfurt qui s'estompait dans la brume. Perchés sur des sièges dépassant la hauteur d'un homme, de place en place, des SS surveillaient le chantier, leurs chiens prêts à bondir tandis que d'autres, parmi les détenus, hurlaient et vociféraient en frappant dans le tas. Le plus pénible était la montée des wagonnets. Attelés, sanglés comme des bêtes de trait, il fallait tirer et essayer de conserver l'allure. Après deux ou trois arrêts, les SS faisaient sortir le wagonnet des rails et frappaient à tour de bras, mais les roues s'enlisant dans la terre grasse. Les sabots pris dans la boue, des détenus s'affaissaient sous les coups. Le wagonnet était replacé sur les rails et était tiré à nouveau jusqu'à une plate-forme à partir de laquelle chaque détenu devait prendre une pierre sur l'épaule et continuer à graver la pente toujours sous les invectives et les coups des SS et des *Vorarbeiter*. En haut du sentier, on aboutissait à un passage étroit surplombant la carrière devant lequel se tenait un SS. C'est de là que des détenus furent projetés en bas, dans la carrière, pour avoir choisi des pierres

impropres à la consommation ou trop légères.

Parmi les nombreux kommandos du camp, il faut citer ceux de la *Bahnhof* (la gare) : le kommando de construction et de l'entretien des bâtiments, celui du chargement, du déchargement et du nettoyage des wagons, celui de l'entretien des voies et ouvrages, ce dernier qui nécessitait parfois de dépasser les différentes enceintes du camp étant particulièrement bien gardé par les SS et leurs chiens. Les détenus du kommando d'entretien des voies n'avaient même pas, pendant la pause de midi, une baraque où s'abriter par les plus mauvais temps. Ils étaient par ailleurs, très souvent mordus par les chiens à l'embarquement dans les wagons ou au débarquement et, de ces morsures, beaucoup ne guérissaient pas.

Deux usines de guerre étaient en construction dans le camp. Leur équipement fut achevé au début de 1944. Alors commença le recrutement de ceux qui devaient constituer le kommando de l'usine. Le seul intérêt que pouvait présenter le travail à l'usine était que l'on se trouvait à l'abri du mauvais temps mais non pour autant à l'abri des mauvais traitements ; et la moindre erreur ou malfaçon dans le travail était considérée comme un sabotage. C'était la corde que l'on risquait à longueur de journée.

De plus, certains camarades travaillant aux ateliers de peinture, ne résistaient que difficilement aux émanations nocives des produits employés et étaient atteints de coliques très douloureuses. Ce kommando fut presque totalement dissous après le bombardement du 24 août 1944 à la suite duquel un seul hall resta debout.

Enfin, pour compléter cette liste, il faut mentionner le fameux kommando disciplinaire de la *Scheizerei* ou de la *Scheiztrage* (en français : le kommando de la merde). Ayant eu la malchance d'y avoir été envoyé pour avoir un jour essayé de changer de kommando, je peux en parler en connaissance de cause. Comme pour les autres kommandos, le travail commençait à 6 heures. Il consistait à remplir des caisses d'excréments que nous puisions dans le bassin collecteur du fond du camp et à les transporter 200 ou 300 mètres plus haut pour les vider dans des fosses cimentées et, pour ne pas redescendre les caisses vides, les SS nous les faisaient remplir d'autres excréments puisés dans ces fosses que nous descendions vider dans le bassin collecteur. Il y avait dans ce kommando un gardien pour 3 hommes.

Si nous ralentissions le rythme, nous étions roués de coups et devions accomplir au pas de gymnastique un tour supplémentaire. Chaque jour des camarades, surtout parmi ceux d'un certain âge, tombaient de fatigue et d'épuisement ; alors les SS se ruaient sur eux avec leurs chiens et les frappaient jusqu'à ce qu'ils se relèvent ou ne donnent plus signe de vie. Le premier jour, je vis un Allemand d'une quarantaine d'années tomber épuisé.

Le SS chef du kommando, après l'avoir frappé, le tua en lui écrasant la tempe à coups de talons de ses bottes. Plusieurs détenus furent poussés dans ce réservoir qui était la fosse septique du camp. Personnellement, alors que profitant de l'absence momentanée d'un de nos gardiens, je m'appuyais un instant sur ma pelle, je ne vis pas venir derrière moi, le SS chef du kommando qui, d'un coup de pied dans les reins, m'envoya dans le liquide noirâtre et malodorant qui stagnait devant moi. Je me relevais aussitôt, les mains et les vêtements maculés de boue puante et repris prestement avec mon camarade, la caisse remplie. Le soir, en rentrant, le chef de block m'interdit d'entrer pour percevoir ma louche de soupe. Je dus me laver dans le bac de nettoyage des sabots devant la porte et rincer ensuite mes vêtements que je remis tout humides. Ce soir-là, l'appel dura 4 heures. On était en février. En revenant de l'appel, je claquais des dents. Le lendemain, avec mes vêtements, à savoir mon pyjama rayé, qui n'avait pu sécher, bien que fiévreux, j'étais au travail !

Avant la fin de la journée dans ce sinistre kommando, les SS avaient inventé un exercice final qui consistait à traverser leurs serres de fleurs, en tenant à bout de bras les caisses remplies à ras bord. Si par malheur, une goutte tombait sur les fleurs qui s'épalaient de part et d'autre de l'allée centrale, alors c'était une volée de coups de cravaches qui s'abattait sur les deux détenus pétrifiés, les mains crispées sur les brancards de la caisse, de peur qu'il ne leur arrive pire encore.

Pour tous les kommandos de jour, le travail finissait à 18 heures en hiver et 19 heures en été. C'était un spectacle peu banal que ce retour des kommandos ! Comme pour la sortie du camp, le matin, les cuivres scandaient le pas. Les gardiens SS armés, chiens en laisse, précédaient les kommandos, qui ouvraient la marche pour se ranger ensuite de part et d'autre de l'allée

conduisant au porche d'entrée et pendant une heure et demi environ, les détenus de chaque kommando précédés de leurs *kapos* ou *Vorarbeiter* défilaient. Rangés de chaque côté de l'entrée, les SS toisaient les détenus (qui devaient se garder de lever les yeux sur eux au passage) et éprouvaient un plaisir sadique surtout le dimanche soir lorsque leurs épouses assistaient au spectacle, à renverser d'un coup de poing ceux des détenus qui, épuisés par la fatigue de la journée, peinaient pour conserver la cadence. Si l'un de nous avait le malheur, pendant que sa rangée s'engouffrait sous le porche, de sortir un peu trop la poitrine, il recevait un coup de poing en pleine figure ou au creux de l'estomac. La porte passée, comme il était interdit de rentrer quoi que ce soit dans le camp, il pouvait y avoir une fouille. En fait, elle visait surtout les détenus de l'usine lorsque l'on soupçonnait quelque vol ou simplement pour effectuer un sondage. S'il n'y avait rien, c'était alors la descente vers les blocks où nous attendait la soupe. Mais au block 34, il y avait d'abord "Alfred", le chef de block qui commençait par sa petite inspection.

Au début, son plus grand plaisir fut de nous prendre tout ce qui pouvait être des quelques rares souvenirs échappés aux fouilles pour les brûler devant nous dans son poêle. Cette inspection terminée, il nous permettait d'avalier notre soupe mais, comme il n'y avait pas assez de gamelles pour tout le monde, il fallait attendre celle d'un camarade.

Le dernier kommando rentré, c'était l'appel du soir annoncé par le haut-parleur du block qui transmettait à la porte centrale tous les ordres émanant de la direction SS du camp. Alors, c'était la cohue. Il fallait tout abandonner.

Et tant pis si la soupe restait à se refroidir dans le grand tonneau ! Alfred savait contraindre les affamés qui s'attardaient. Il attrapait les tables et renversait tout ! Lorsque l'évacuation du block ne se faisait pas assez vite, il attrapait ce qui lui tombait sous la main, tabourets, gamelles et lançait tout sur les attardés. Rassemblés devant le block, alignés en colonne par cinq, nous étions comptés et recomptés par le chef de block. On allait chercher dans les boxes de couchage les morts de la journée qui devaient être montés à l'appel, soit dans une couverture, soit attachés sur un banc. Nous montions alors, au pas cadencé jusqu'à l'emplacement du block 34 sur la place d'appel.

Qui d'entre nous ne gardera gravé dans sa mémoire, l'affreux cauchemar de ces appels ? Debout, immobiles, têtes nues, dans le froid, le vent, la pluie, la neige tourbillonnant en rafales devant les projecteurs. Vêtus de notre mince pyjama rayé, nous restions des heures et des heures à attendre, grelottants, parfois fiévreux, épuisés par la fatigue d'une dure journée de travail, tandis que, comme un avertissement, tel un fanal sinistre, à gauche, au dessus des baraques, haut dans le ciel, jaillissaient, tourmentées, les flammes du crématoire. Le *Blockführer* SS passait, comptait les files. D'un coup de botte, il s'assurait que les morts l'étaient bien. Certains d'entre nous, les plus âgés, étaient parvenus à un tel état de faiblesse qu'il n'y avait plus en eux aucun ressort. Ils s'étaient cramponnés jusqu'au bout mais le moment était venu où toute réaction était impossible ! Alors, refusant désormais la lutte, ils s'affaissaient dans la neige glacée. Nous restions quelquefois de 18 heures à 23 heures sur cette maudite place car, le "*fertig*" qui annonçait que l'appel était terminé et que nous pouvions redescendre, n'était pas donné tant que les manquants n'étaient pas retrouvés. Pour eux, la sanction était la pendaison à un anneau près de la porte centrale, pieds et mains liés jusqu'au lendemain soir ! Mais l'hiver on les voyait au matin morts de froid et complètement raides. L'appel enfin terminé, nous redescendions en ordre vers nos blocks, laissant les camarades morts, sur place, pour être ramassés par les détenus du *Sonderkommando*, le kommando du crématoire.

Trois fois par semaine, dans chaque block, après l'appel du soir, avait lieu la "revue des poux", inspection hygiénique et préventive contre le typhus qui était la hantise du camp ; c'était ensuite le couvre-feu. Notre paquet de vêtements avec numéro apparent posé sur le banc, nous allions enfin pouvoir nous étendre dans le dortoir glacé, sur les matelas en jute garnis de copeaux désagrégés, véritable lieu de prédilection pour les puces dont nous n'avons jamais réussi à nous débarrasser. Comme il n'y avait pas de couvertures pour tous, nous nous réunissions à 2 ou 3 pour avoir moins froid. Avec quelques camarades, nous avions trouvé des sacs de ciment en papier dont nous nous servions comme sac de couchage mais Alfred nous surprit un soir et les mit au feu. Notre chef de block dormait très peu et souvent, pour le distraire, vers 23 heures ou minuit, nous étions brutalement réveillés. "*Revue de pieds*" décrétait Alfred. Cela lui fournissait l'occasion de quelques algarades et aussi de se convaincre une fois de plus que les Français avaient les pieds sales.

L'inspection terminée, nous nous recouchions. Sur les toits d'en face, les flammes du crématoire se reflétaient en dansant comme des lueurs d'incendie.

Dans trois heures et demie, ce serait le réveil. La journée recommencerait semblable aux autres, hantée par la peur des SS, des chiens, du crématoire, hantée par cette faim dévorante qui nous avait poussé à manger de l'avoine tombée sous les wagons, des glands de chênes, un jeune chien échappé d'une baraque d'élevage et volé à son dompteur, la soupe de l'ours (dernier vestige d'une ménagerie que les SS s'étaient approprié après l'arrestation des propriétaires).

Hantée aussi par la peur de la Gestapo qui là-bas, en France, pouvait trouver la preuve de notre appartenance au réseau de Résistance ou au mouvement auquel on avait nié appartenir. Alors ce serait, comme pour tant d'autres camarades, un soir, dans le silence de la place, l'appel par haut-parleur d'un numéro et, l'instant d'après, la corde et le crématoire car, ce qui par dessus tout est plus dur que la souffrance physique, que la morsure du froid et de la faim, c'est la souffrance morale du déporté, ce sentiment d'insécurité continuelle, cette mentalité de bête traquée qui s'installe en lui.

La souffrance morale du déporté, c'est aussi le sentiment pénible de la séparation brutale et irréversible d'avec les siens, famille et amis. C'est encore l'aversion de certains détenus étrangers vis-à-vis des Français. C'est enfin l'abandon de son propre pays qui renie ses enfants. Un certain soir, les SS s'empressèrent de nous l'annoncer sur la place d'appel : *"Les Français sont déchus de la nationalité française, leur pays les renie ! Ils ne reverront pas la France car même après la guerre, ceux qui resteront seront employés à relever les ruines du grand Reich !"* Dans ce contexte, restait la solution de l'évasion, mais était-ce vraiment possible ? Les SS avaient tout prévu. Nos vêtements rayés bleu et blanc étaient trop voyants et comment aurions-nous pu nous procurer des vêtements civils, n'ayant aucune possibilité de contact avec l'extérieur ? Lorsque les "rayés" faisaient défaut, les vêtements civils que nous percevions devaient comporter sur le dos de la veste et la couture du pantalon, une fenêtre garnie d'un morceau de tissu rayé. En outre, sur le dos de la veste devaient être peintes en rouge les initiales K.L.B. (*Konzentrationslager Buchenwald*). Enfin, notre coupe de cheveux comportant soit la *Strasse* (la rue), coup de tondeuse du front à la nuque, soit la *Keitel* ou crête de 3 cm de large du front à la nuque après tonte des cheveux de part et d'autre, n'aurait pas manqué de nous signaler à l'attention des habitants. L'enceinte du camp était, par ailleurs, infranchissable.

Constituée par une double rangée de barbelés, un courant à haute tension circulait dans tout le réseau. De plus, tous les 100 mètres environ, trois SS veillaient jour et nuit dans les miradors de 10 à 12 mètres de haut et faisaient feu à la moindre tentative d'approche. Combien de fois lorsque nous travaillions à proximité de la clôture avons nous pu voir, le matin en arrivant sur le chantier, un détenu à demi nu, accroché dans les barbelés, le corps criblé de balles. Dans la journée, pour assurer la garde des détenus hors de l'enceinte du camp, une deuxième enceinte se formait, constituée par des SS postés tous les 100 mètres près d'un abri bétonné.

Au-delà de cette deuxième enceinte, il y avait une troisième enceinte de postes fixes, beaucoup plus espacés, comprenant deux ou trois gardiens SS et leurs chiens.

Les tentatives d'évasion étaient d'ailleurs sévèrement réprimées. Si l'on était pris dans les enceintes, c'était 25 coups de bâton sur le chevalet spécial ou la pendaison par les pieds et mains réunis pendant une journée ou une nuit. Si l'on était pris au-delà des enceintes, c'était la pendaison. Pour servir d'exemple celle-ci était publique. Elle avait lieu après l'appel du soir en présence de tous les détenus.

La sentence de mort appliquée toujours en exécution des ordres du *Reichsführer* Himmler était lue et traduite dans plusieurs langues, puis le détenu était conduit sous la potence. Il montait les marches d'un escabeau.

Le bourreau lui passait la corde au cou et d'un vigoureux coup de pied, renversait l'escabeau. Le corps s'agitait convulsivement puis se balançait inerte au bout de la corde. Sur une pancarte passée autour du cou était inscrite une boutade cynique en plusieurs langues (*"Je voulais partir en villégiature... Je n'ai plus envie !"* ou bien : *"Je m'évade définitivement"*).

Parmi les actes criminels perpétrés par les SS dans le camp, il y avait aussi la balle dans la nuque ou le coup de massue suivi de la pendaison, dans la salle située sous le crématoire où les

détenus étaient projetés soudainement par une trappe ouvrant sur un plan incliné. Il y avait également le bunker ou la prison dont il était difficile de sortir vivant étant donné les traitements qu'on y subissait. Il y avait, moins connue, la camionnette spéciale dans laquelle le détenu que l'on avait, soi-disant, décidé de libérer, prenait place pour être conduit, seul ou avec d'autres, en gare de Weimar et qui revenait dans la cour du crématoire environ une demi-heure plus tard. Il y avait enfin les blocks spéciaux que l'on a appelés "blocks du mystère et de la mort" dans lesquels étaient pratiquées des expériences médicales, à savoir le block 50 (expériences sur le typhus exanthématique) et le block 46 ou block des cobayes, situés vers le milieu du camp, entouré de barbelés et toutes vitres peintes en blanc. Les expériences pratiquées portaient sur les brûlures au phosphore, les hormones sexuelles, l'avitaminose, le choléra, la diphtérie. Enfin le bloc 61 (expériences sur l'effet des piqûres intracardiaques au phénol ou benzène).

Ceux qui étaient dirigés sur ces blocks n'en revenaient jamais.

Les maladies se propageaient rapidement dans le camp. Des affiches apposées un peu partout représentaient un gros pou avec l'avertissement suivant : "*Ein Laus, dein Tod*" ("*Un pou, ta mort*"). Les typhiques étaient parqués dans une baraque isolée. Ils alimentaient tantôt directement le crématoire, tantôt le block 50 où s'effectuaient les expériences sur le typhus exanthématique.

Les détenus qui étaient malades étaient conduits au *Revier*, l'infirmerie. S'il s'agissait de plaies, le remède était la pommade et le pansement de papier. S'il s'agissait de fièvre, il fallait avoir au moins 40 degrés pour être admis à l'infirmerie. Le traitement était le drap trempé dans l'eau froide et appliqué brutalement sur le corps nu. Beaucoup de ceux qui entraient à l'infirmerie n'en revenaient pas. S'ils réagissaient, on les gardait quelques jours. S'ils se laissaient abattre, alors, il fallait faire de la place pour ceux toujours plus nombreux qui se présentaient.

Au début, sous la direction du médecin-chef SS, seuls des médecins slaves furent admis comme aides-soignants, mais vers la fin, des médecins français arrivèrent à s'introduire à l'infirmerie et les méthodes changèrent sensiblement.

Tous les détenus, malgré quelques distributions de rutabagas crus, étaient plus ou moins atteints de troubles consécutifs au manque de vitamines (scorbut - œdèmes). Les plaies se cicatrisaient difficilement et la gangrène faisait beaucoup de victimes.

À mesure qu'arrivaient de nouveaux convois, les SS, pour décongestionner le camp, organisaient des transports vers d'autres camps ou vers des kommandos extérieurs dépendant du camp. La direction intérieure était chargée de rassembler le nombre de détenus prévus pour chaque transport. À notre arrivée à Buchenwald, les triangles verts ou "droit commun" étaient à la direction intérieure du camp. Ces détenus, Allemands pour la plupart, et pas nécessairement ennemis du régime, croyaient se racheter de leurs crimes, en jouant la carte des SS. Ils matraquaient sans merci les "politiques" et les désignations pour les transports étaient l'occasion pour eux d'exercer leurs rancunes. À la suite d'un complot déjoué par les SS, un revirement se produisit. Les triangles rouges, membres d'organisations politiques ou de mouvements de résistance, furent pressentis pour remplacer les "droit commun" à la direction interne du camp. Progressivement, ils instaurèrent des relations plus humaines entre détenus. Grâce à eux, des comités d'intérêt se créèrent dans chaque nationalité. Ils organisèrent "la solidarité" à la suite de laquelle fut adouci le sort de l'ensemble des détenus et notamment des nouveaux arrivants et des malades.

Le bombardement du 24 août 1944

Un bombardement eut lieu le 24 août 1944 durant la pause de midi à midi et demi. Je me dirigeai vers la baraque à outils située sous le remblai de la gare avec quelques camarades lorsque sonna l'alarme à la suite de laquelle les SS firent rassembler les détenus de divers kommandos dont celui de l'usine, dans le bois de sapins situé précisément au-dessous et tout le long du remblai de la gare.

Précédé par un bourdonnement intense et le déclenchement des tirs antiaériens, le bombardement commence. La première vague a touché les casernes et les garages SS. La deuxième vague vient de toucher la gare et le bois de sapins. La troisième a atteint son véritable objectif, l'usine de guerre du camp. Deux torches incendiaires de l'arrosage du bois de pin ont mis le feu à la couverture en papier goudron de notre baraque à outils. Les camarades qui sont sortis,

affolés par l'embrasement de la toiture qui flambait au-dessus de nos têtes ont été tués par les balles des fusils-mitrailleurs des gardiens SS qui tiraient depuis les postes fixes de la deuxième enceinte par peur d'une évasion massive des détenus.

Je suis resté dans la baraque avec un camarade polonais, jusqu'au moment où celle-ci menaçait de s'écrouler en flammes sur nous. Une fois dehors et entendant les balles siffler, en rampant nous nous dirigeons jusqu'à une tranchée. Le bombardement à peine terminé, un SS surnommé par nous "pied de vigne", arrive devant nous dans la tranchée, arme au poing et nous conduit vers les casernes pour porter secours aux blessés SS.

Dans le bois, les sapins brûlent comme des torches, des blessés appellent. Les garages de l'usine sont en flammes. Le camp a été légèrement atteint du côté du magasin d'habillement et de la cuisine. Le fameux arbre de Goethe flambe comme un candélabre allumé. Quelques bombes sont tombées dans la carrière transformée en véritable fosse commune. Pendant deux jours et deux nuits, les morts ou les restes mutilés de nos camarades (au total 1500 hommes) ont été transportés au crématoire, y compris presque tous les blessés morts à l'infirmerie faute de soins. Le bombardement, dans toute son horreur, fut pourtant, aussi paradoxal que cela puisse paraître, la trouée par laquelle nous vint un peu d'espoir d'une libération possible, grâce à certaines armes et munitions découvertes dans les décombres lors du déblaiement. Démontées et introduites de mille façons dans le camp, elles furent camouflées dans diverses caches par l'organisation clandestine de libération.

En février 1945, les armes diverses récupérées pouvaient équiper un effectif suffisamment important pour réaliser des actions précises de commando.

La question qui se pose cependant, concernant ce bombardement de Buchenwald, est de savoir quel était en fait son intérêt véritable, dans le cadre des opérations aériennes sur l'Allemagne par les Alliés, en ce mois d'août 1944. Il apparaît alors utile de préciser que, sur le plan de la conduite de la guerre, une usine incluse dans un camp de déportés dans laquelle on fabriquait entre autres les pièces de V1 et V2, les fameuses bombes volantes (qui devaient d'après les Allemands, contraindre l'Angleterre à capituler) constituait indéniablement, toutes précautions étant prises pour éviter au maximum les pertes en détenus, un objectif stratégique important pour hâter la fin de la guerre et la victoire finale des Alliés.

La libération du camp le 11 avril 1945

Notre libération, elle, eut lieu l'année suivante en avril 1945. Dès que se précisèrent les bruits de l'avance alliée, les SS commencèrent à partir du 8 avril à organiser l'évacuation du camp.

Le problème qui se posait au comité clandestin de libération était d'une part de faire en sorte d'éviter au plus grand nombre de détenus d'être évacués pour être massacrés sur les routes et, d'autre part de pouvoir neutraliser les miradors en coupant le courant des barbelés pour permettre une évasion en masse, au moment précis et décisif où les SS ne pourraient plus contenir l'avance des Alliés et se retourneraient contre nous. Le 9 avril, les SS exigèrent le rassemblement de 5000 détenus pour 14 heures sur la place d'appel. Le comité de libération fit circuler le mot d'ordre de ne pas monter sur place et de s'enfermer dans les blocks.

Cette réaction, inattendue, suffoqua nos gardiens qui se ruèrent à l'assaut des premiers blocks frappant et tirant à tort et à travers, poursuivant les fuyards dans le camp jusqu'à ce qu'ils aient rassemblés l'effectif demandé. Le 10 avril, un ordre semblable à celui de la veille fut donné : 10 000 détenus étaient exigés cette fois. Même mot d'ordre que la veille : *"Résistons, ne nous laissons pas évacuer !"* L'exemple de la veille donnait à réfléchir mais personne ne monta.

La réaction des SS fut alors plus terrible que la veille. Ce fut une véritable échauffourée : hurlements des SS, coups de fouets secs des armes dans toutes les directions. Un à un, dans le haut du camp, les blocks se vidaient. C'était notre tour ! Nous attendions anxieusement ! Un ordre arriva en fin d'après-midi précisant que les 10 000 hommes seraient complétés le lendemain à la première heure. Le 11 avril à 4 heures et demi, nous étions rassemblés devant le block. Quelques SS circulaient dans le camp mais ne semblaient pas s'intéresser à nous. Il y avait quatre jours que nous ne percevions plus de nourriture ! Vers 8 heures, un grondement sourd est perçu venant de la direction d'Erfurt. À 11 heures, le bruit du canon se rapproche. Certains parmi nous en déduisent que les blindés doivent être à environ 15 kilomètres. À midi, la sirène lance le signal

d'alerte aux blindés.

Nous étions partagés entre la joie immense qui montait en nous et l'inquiétude d'un dénouement fatal. Quelle décision avait été prise par les SS ? Ils étaient décidés en tout état de cause à engager le combat si nous en jugions par le système de défense qu'ils organisaient au fond du camp dans le terrain au-delà des barbelés. Vers 15 heures, un avion allié surgit et rase le toit des blocks. À 16 heures, nous percevons distinctement le bruit des moteurs de chars. C'est alors pour l'organisation clandestine de libération l'heure "H". Sous la conduite du lieutenant Vanbremersch*, le chef de notre groupe franc, nous gagnons les emplacements où nous devons trouver nos armes. Soudain, une canonnade éclate. Les mitrailleuses des miradors crépitent, les balles nous sifflent aux oreilles. Le toit d'un mirador vole en éclat ! Grâce au groupe franc qui a occupé la porte centrale et coupé le courant, une brèche pratiquée dans les barbelés permet au groupe désigné de commencer le nettoyage des miradors. Les SS, pris entre deux feux, abandonnent leur position et se replient vers les bois proches. C'est alors une minute inoubliable ! Un drapeau blanc est hissé sur le toit de l'horloge de la porte centrale et des drapeaux étrangers surgissent sur le toit des blocks. Nous sommes libres ! Une clameur immense s'élève ! C'est une embrassade générale et la ruée vers les barbelés pour voir passer nos libérateurs ! Oui ! Nous étions libres ! Mais nous avons échappé deux fois à l'extermination : une première fois à l'intérieur du camp car le premier détenu, un Allemand, qui pénétra dans le bureau du chef de camp intercepta une communication de la Gestapo de Weimar demandant si le kommando spécial parti de Weimar en avait terminé avec les détenus, s'il en restait encore, exigeant que rien ne soit épargné pour qu'il ne subsiste aucune trace ; et une deuxième fois, lorsque nous apprîmes par la suite, que les 26 000 détenus évacués dans la dernière semaine avaient été trouvés, hélas, morts de faim et d'asphyxie dans 50 wagons de chemin de fer rangés le long du camp de Dachau.

L'organisation clandestine de libération obtint des Américains de pouvoir rechercher et poursuivre les SS dans les environs du camp sans toutefois atteindre Weimar. Nous nous armons correctement aux casernes SS où nous trouvons des armes françaises, fusils 36, FM 24-29 avec munitions correspondantes... et vers 20 heures, après le retour des groupes francs, 150 prisonniers SS avaient été ramenés au camp, enfermés dans un block et gardés par leurs anciennes victimes.

Les premiers officiers américains qui arrivèrent trouvèrent le camp dans un état de saleté incroyable. L'eau avait été coupée depuis plusieurs jours. Les égouts étaient bouchés. Ce n'était qu'immondices, tas d'ordures.

Le crématoire ne fonctionnant plus faute de charbon, les cadavres restaient empilés dans la cour du bâtiment. Une odeur fétide empestait le camp. Ces officiers furent tellement horrifiés de ce qu'ils virent et de ce qui leur fut dit qu'ils ordonnèrent, dès le lendemain et les jours suivants, de véritables rafles dans Weimar et firent venir par la route, à pied, des convois d'hommes, de femmes et d'enfants auxquels ils firent visiter le camp sous la conduite de détenus allemands. Les instruments de torture : les chevalets de flagellation, les chaînes de suspension par les mains et les pieds rassemblés, la potence, les objets macabres en ossements, les abat-jour en peau humaine, etc., étaient exposés sur la place d'appel.

Ce pèlerinage passait par le crématoire où l'on pouvait encore voir les 400 cadavres empilés comme des bûches contre un mur, tandis que d'autres s'entassaient pêle-mêle dans une remorque. Au sous-sol du crématoire, dans la salle d'exécution, on voyait la planche inclinée sur laquelle glissaient les détenus amenés dans la cour, l'emplacement des quatre potences semblables à des crochets de boucherie que les SS avaient fait arracher quelques jours auparavant, les murs égratignés dans les convulsions de l'agonie, la matraque, les cordes et enfin, le monte-charge qui déversait les corps dans la salle des foyers, une grande pièce avec six fours dont les portes ouvertes laissaient voir encore les ossements calcinés des derniers incinérés.

La Croix rouge et les organisations sanitaires des Alliés, dès le début, s'étaient préoccupés du sort des plus malades parmi nous, mais l'évacuation des valides présentait des difficultés du fait de l'état des routes et des voies ferrées.

Le 22 avril, dix jours après notre libération, nous quittions ces lieux maudits en camion jusqu'à Eisenach puis, après quelques jours d'arrêt dans cette ville, par voie ferrée jusqu'en France, mais à 20 seulement par wagons à bestiaux. Rapatrié le 1er mai.

Le 7 mai 1945, nous retrouvions enfin la France, nos familles, la liberté et la paix :

- sur 980 Français déportés de notre convoi des 38 000, 350 seulement sont rentrés ;
- sur 25 900 Français déportés à Buchenwald on évalue entre 12 000 et 13 000 le nombre de ceux qui sont rentrés ;
- sur 210 000 déportés de France dans les différents camps de concentration, le nombre de disparus est de l'ordre de 160 à 170 000.

En comptant les disparus d'autres nationalités et les six millions de juifs et de tziganes exterminés, le nombre des disparus dans les camps de concentration de l'Allemagne nazie entre 1931 et 1945 est de l'ordre de huit millions sur dix millions de concentrationnaires.

Arrivé à ce point de mon témoignage sur ce que fut pour mes camarades et moi-même notre vie de déporté dans un de ces sinistres camps de la mort lente dont l'organisation et le régime machiavéliques avaient été mis au point pour éliminer jusqu'à épuisement de leurs forces, par les mauvais traitements, les privations et le travail, les ennemis de l'idéologie nazie raciste et totalitaire, j'apporte en conclusion un certain nombre d'éléments de réflexion. Ce témoignage permet d'apprécier quelle responsabilité écrasante portait le régime national-socialiste allemand dans le déclenchement de la deuxième guerre mondiale et de quelles atrocités, conséquences d'une idéologie criminelle, il s'était rendu coupable. La révélation dès la fin de la guerre de ce qui s'était passé dans l'univers concentrationnaire, clé de voûte du régime, en fut une preuve accablante et irréfutable.

Pourquoi, après plus de cinquante années, ces souvenirs qui survivent aujourd'hui encore en notre mémoire et qu'il ne s'agit pas seulement de rappeler comme tout autre événement historique dont la connaissance relève de la culture ou de l'érudition, doivent-ils être encore aujourd'hui évoqués ? C'est essentiellement parce que ces faits importent à notre avenir mais surtout à l'avenir des jeunes générations, qu'il appartient à ceux qui en ont été témoins de les faire connaître.

La révélation des atrocités nazies perpétrées dans ces sinistres camps a montré jusqu'où peut mener le fanatisme d'un régime nationaliste raciste et totalitaire.

Il faut en tirer une mise en garde car les nazis n'ont pas le monopole du fanatisme et de l'oppression. Malgré les bonnes résolutions proclamées et parfois signées, nombreux sont encore les pays où les régimes d'oppression subsistent, étouffent les libertés, broient les individus avec, pour armes, la torture, les prisons, les camps de concentration, séparent les êtres selon des critères de discrimination raciale.

En Europe, des faits que l'on pourrait considérer comme anodins prouvent que le nazisme n'a pas désarmé.

Sans doute, il y aura toujours des hommes dont les discours, sous couvert de nationalisme, reprennent plus ou moins les thèses qui ont débouché sur le racisme, le fascisme et la dictature, mais une démocratie libre et qui veut le rester ne doit pas seulement être résolue et prête à se défendre contre ces agressions, elle doit aussi être vigilante contre des forces plus insidieuses mais non moins dangereuses qui la menacent du dehors ainsi que de l'intérieur et qui tiennent du viol des consciences par le biais de la falsification de l'histoire. Pour atténuer la culpabilité des nazis et jeter le trouble dans l'esprit des jeunes générations, n'a-t-on pas tenté, en effet, de falsifier la vérité historique en prétendant que les chambres à gaz et les crématoires n'ont pas existé !... en attendant de nier, un jour prochain l'existence même des camps de concentration qu'on assimilera à des simples camps de travail !

Tout ce qui précède doit nous rappeler que les ennemis de la liberté restent dangereux et que les hommes libres et notamment les résistants ne doivent jamais se démobiliser car, si la Résistance a combattu pour la libération du pays, il est vrai aussi de dire qu'elle a combattu pour les droits de l'homme et que la participation à ce combat n'est jamais terminée pour des valeurs permanentes toujours menacées ou détruites. Les déportés résistants avec tous ceux qui ont combattu l'idéologie nazie, raciste et totalitaire veulent, quant à eux, rester les combattants qu'ils ont été et restent toujours, au service du pays, de la démocratie et des droits de l'homme afin que ceux qui viennent après eux, ne voient jamais ce qu'ils ont vu et subi, mais puissent jouir en paix de cette liberté si chèrement acquise.

*Claude Vanbreemersch, né le 3 janvier 1921 à Paris. Saint-Cyrien de la promotion "Amitié franco-

britannique" (1939). En congé d'armistice (1942), tente de rejoindre l'Afrique du Nord par l'Espagne Il est arrêté par la police allemande en août 1943. Déporté au camp de Buchenwald de décembre 1943 à avril 1945. Aide de camp du général de Lattre de Tassigny, il sert dès novembre 1948 en Indochine, puis il y effectue d'autres séjours.

Admis à l'École supérieure de guerre, il commande à sa sortie le 27^e bataillon de chasseurs alpins en 1958 en Kabylie. Promu colonel, il commande en 1966 le 35^e régiment d'infanterie mécanisée. Nommé général de brigade, il est désigné comme commandant la 1^{ère} brigade mécanisée à Sarrebrück de 1970 à 1972. Sous-chef d'état-major de l'armée de terre avec le grade de général de division, il prend le commandement en septembre 1974 de la 3^e division à Fribourg. En juillet 1975, il est nommé chef de l'état-major particulier du président de la République. Promu général de corps d'armée en avril 1976, puis général d'armée en juillet 1979, il prend le commandement de la 1^{ère} armée le 20 juillet 1980. Décédé au Val-de-Grâce le 10 février 1981. Grand officier de la Légion d'honneur, il était également titulaire de la croix de guerre 1939-1945 des TOE et de la Valeur militaire.